

Frédéric Boyer

Mauvais vivants



Extrait de la publication

Mauvais vivants

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES?, *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, *roman*, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, *poèmes*, 1999
PAS AIMÉE, *roman*, 1999
UNE FÉE, *roman*, 2000
KIDS, *poèmes*, 2000
GAGMEN, *poèmes*, 2002
LA BIBLE, NOTRE EXIL, 2002
SONGS, *poèmes*, 2003

Aux éditions Calmann-Lévy

COMME DES FRÈRES, *essai*, 1998

Frédéric Boyer

Mauvais vivants

Nouvelles

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-863-8

www.pol-editeur.fr

LE TOURNEVIS ROUGE

De l'enfance, il avait aussi gardé le sommeil. Il dormait longtemps, beaucoup. Selon son habitude. Il aimait ça. Le gel des membres, du regard et du sang. C'était un sommeil lourd, invulnérable, d'enfant qui ne grandirait plus. Il dormait toujours les yeux ouverts et vides, la bouche pleine des fraises de l'été. En se réveillant, il ressemblait à une écrevisse asphyxiée. N'importe où et n'importe quand, il dormait et se réveillait sans comprendre. Dans le monde, il dormait. Sous la pluie, dans la terre, les abris de quelques heures. Comme un vieux cheval d'abattoir ou un bébé pacifique. Il ne se souvenait d'absolument rien au réveil. Le même mouvement neutre fixait et détachait les choses.

Absent de la fête. Fantôme à grands pas désordonnés sans direction précise. Ou sommeil.

Il n'était personne. Parfois il avait peur de lui-même. Parfois il aurait aimé comprendre pourquoi

et n'osait pas. Parfois il avait honte à mourir et ne mourait pas. Son état n'éveillait aucune sympathie, il faisait rire plutôt. Tout petit chat errant articulé. Il s'était habitué à être seul et à dormir beaucoup, à tout oublier, à avoir peur de lui-même sans comprendre. Dans le sommeil, il ne dormait pas, il rejoignait un état inoffensif. Une sorte de monde second, impuni, désarmant, dans lequel aucun de ses actes n'aurait jamais à reconnaître ses propres conséquences. Un monde sans commencement. Une boucle. Un long sommeil, la vie.

En dormant, la vie devient infiniment plus cruelle. Tout revient de très loin mais bon. Des détails que nous n'avons jamais remarqués. L'ombre ou le crime sont pleins de détails qui ne se révèlent que lentement ou parfois jamais. Aucun indice. Un nom, un lieu, une arme, un père inconnu, ça peut suffire pour faire un destin qu'on ne maîtrisera jamais. Partout des clés perdues. Ciel et terre sans compagnie. Quelques abeilles anciennes vitriolées. Ça ressemble à une grande pièce vide dans laquelle il n'y a pas le moindre siège où s'asseoir. On se tient au milieu comme si nous attendions quelqu'un. Il flotte toujours la même odeur légèrement écœurante, un mélange de parfum, de tabac froid, une odeur humaine abandonnée mais incurablement familière. Celle des mêmes abeilles qui ne butinent plus. Celle d'une classe sociale sans mémoire, incapable d'aimer ou de haïr.

Toute l'humanité n'est plus qu'une seule personne inconnue, oubliée de la force générale de survie, oubliée même de la curée qui s'annonce.

Il pensait avoir fait un rêve sans savoir ce que le mot lui-même désignait exactement. Nuit d'hier qui ne passait pas. Une histoire d'avant toute première histoire, qu'il aurait vécue, qu'il était incapable de retrouver mais dont il ne pouvait se séparer. Un petit bloc d'ombre antérieur à la naissance des mots, quand il n'y avait pas encore d'histoires, que des lettres pas encore vivantes et qui ne font rien entre elles. Ni mot ni sens. Il ne rêvait jamais, pourtant. Ou ne se rappelait de rien, ce qui est la même chose. Le réveil est un rébus. Il se touchait le corps qu'il croyait avoir perdu pour de bon.

Cette fois, il avait dû se réveiller dans le noir. Nulle part. Le monde n'apparaît pas. Le monde est là toujours. Les paillassons comme du sable, les portes d'entrée que personne ne franchit. Il avait encore dormi. Ça le saisissait brusquement et il ne pouvait plus lutter. Le goût sucré. Ça prenait comme un feu couvant tout au fond de la terre. Un feu très lent qui crevait le ventre. La fatigue. La douceur qui vous prend avec. On connaît tous ça. Les lettres muettes dispersées comme des personnes échappées. Les mêmes petites démangeaisons sèches partout sur le corps après. De celles qui accompagnent souvent le sentiment d'abandon qu'éprouve un enfant quand il comprend qu'il s'est

aventuré trop loin, que le décor lui est inconnu, et qu'il ne sait plus comment retrouver le chemin de la maison. Loin de tout même si quelques pas à peine le séparent de ce qui pourrait être chez lui. Forêts. Chemins. Collines. Vallées. N'importe où. Mais quelques pas de trop toujours. Pas de mots. Les yeux piquent. La fatigue de quelqu'un qui aurait marché longtemps. Quelqu'un qui aurait voulu sincèrement marcher droit devant lui, et loin, mais qui au réveil n'aurait fait pourtant que des pas en arrière. Non, il n'était plus un enfant et portait des chemises d'homme depuis longtemps. Des chemises égales, portées par tous, dit-on sans jamais parvenir à trouver ça vraiment encourageant entre nous. Ces chemises d'homme dans lesquelles on se sent quelqu'un d'autre, une personne oubliée là, dans la même chemise usée, modèle et taille uniques. Il sortait et se laissait entraîner. Et pourquoi les mêmes idées revenaient. Et comment laver de tout ça l'intérieur de sa tête. Une tête énorme, pleine de trop tard pour crier. On aurait dit qu'il n'avait pas la force de comprendre ce qu'il savait, et d'en tirer les conséquences. Tics nerveux. L'ombre de quelqu'un le suivait. Présent à chaque seconde de sa vie. Le sentiment curieux de lui devoir quelque chose. Une dette dont il sentait qu'il ne pourrait jamais s'en acquitter. Même petit père sec et absent qu'on lui aurait tatoué dans le dos. On reconnaît ça sur les gens comme lui. Ça forme de

légères cicatrices inguérissables. Ils se retournent et personne. Un peu de buée dans le regard. Une matière molle à l'intérieur, vivante intruse.

Il eut faim. Il n'a pas compris pourquoi avant de se rappeler qu'il avait le cœur brisé. C'est ça, j'ai le cœur brisé. Oui, il aimait prononcer des mots simples et incompréhensibles dont il s'était souvenu avant de s'endormir. Les mots sont des leviers cachés sous des amoncellements d'os et de phrases tordues. Du pur langage ordinaire. On a souvent dit de lui, à voix basse de peur qu'il n'entende, ça lui a brisé le cœur. Très vite on passait à autre chose. Quoi.

Une orange tiède et déjà molle, c'est tout ce qu'il avait trouvé dans l'appartement pour calmer sa faim. Il a pris l'orange entre ses mains. Comme il aurait pris son cœur et l'aurait mangé. La peau du fruit entre ses doigts lui rappelait aussi quelque chose, mais quoi. Les choses lui parlaient comme ça régulièrement. Plus que les gens qui fuyaient son regard perdu d'idiot. Les choses renfermaient tout ce que les gens n'arrivaient pas à se dire. D'où sortez-vous. Qui êtes-vous. Peut-être que les choses sont faites de ça. Du silence des gens, des secrets qu'ils ne partagent jamais entre eux, et que les choses avalent puis gardent dans leur petit ventre de choses qui ne connaît ni le sexe ni la faim comme son ventre à lui. Un ventre de petit garçon plein de châtaignes et de mots amers. La peau de

l'orange a fini par terre avec la poussière et tout le reste. Tout ce qui est abandonné quotidiennement et cet abandon fait le monde. Il a mangé très vite et salement. Il n'a même pas pris soin de recracher les pépins. Trop dur. On pense aux pépins dans ses intestins.

Il s'est réveillé. Il attendit longtemps dans le silence et ne bougeait pas.

L'appartement était un trois-pièces minuscule qui avait ceci de bien d'être assez proche du centre ville, avec le minimum de commodités. Un logement social, avait dit la fille d'un drôle d'air qu'il connaissait sans doute, qui lui rappelait quelque chose ou quelqu'un. L'air familier mais indéfinissable qui passe de l'un à l'autre. Quelqu'un qui demande où dors-tu. Quelqu'un de plus et pas nécessairement quelqu'un d'autre. Les mêmes ongles ébréchés, la même envie de rien dans les bras. Il n'était plus pressé maintenant mais il quitterait bientôt cet endroit. Une fois dehors il trouverait comment faire. Il voulait partir loin, quelque chose comme ça. On lui en avait parlé. On lui parlait de tout et il avait du mal à se souvenir de tout. Le monde, c'est tout ce qu'on lui disait sans cesse et qu'il ne retenait pas autrement que dans des rêves sans suite dont il ne gardait aucun souvenir. Sois heureux, avait dit la fille en étant elle-même un peu triste. De cette tristesse idiote qui pousse une

filles comme elle à vouloir raconter sa vie. Ce qu'elle faisait, d'où elle venait, qui elle était. La parole veut s'échapper comme un oiseau et s'étirole toute seule, tombe par terre entre nous. Es-tu vivant? es-tu vivant? Vider son ventre du bourdonnement des questions.

Elle a dit qu'elle vivait seule comme d'autres filles autour d'elle. Et qu'elle avait vingt-huit ans et n'était pas si belle, non, mais comme elle le lui avait déclaré, elle savait qu'il était parfaitement possible de se sentir brusquement séduit par quelqu'un qu'on ne trouve pas vraiment bien. Tout se mélange comme ça. Il avait sans doute acquiescé sans être certain d'avoir bien compris ce qu'elle cherchait à lui dire. Il ne pensait à rien. D'autres auraient pleuré dans leurs mains. Elle avait beaucoup parlé et très vite. Parlé de déménagement. Parlé de compagnie. Parlé de parler encore ensemble. Parlé sans suite comme si quelque chose était caché dans sa bouche. Elle s'était immédiatement justifiée. Non, d'habitude elle ne parlait pas comme ça à n'importe qui. Elle a immédiatement regretté ses derniers mots. Quelqu'un comme toi, elle avait ajouté en souriant pour rattraper quelque chose, effacer une blessure, quelqu'un qu'on ne voudrait pas inviter chez soi ni draguer, quelqu'un qu'on ne regarde jamais deux fois dans la rue. Ça vous tombe dessus à l'improviste. Les plus belles passions naissent de cette façon. On le pense encore.

Et comme les autres elle y croyait, ou faisait semblant. Pour une soirée identique. Non, elle ne regrettait pas de l'avoir rencontré. D'ailleurs, ils se connaissaient un peu. Ou comme si. Le même goût après. De toutes petites abeilles perdues.

Non, non, elle n'avait pas peur de lui. Les hommes ne lui faisaient plus peur comme toutes celles qui, un jour, ont dû traverser toute la peur qu'un homme inspire à une femme. Et au moindre geste déplacé de sa part, elle le mettrait dehors. Elle tremblait un peu sûrement. Tu dois me trouver ridicule, elle avait ajouté avec le souci d'avoir à déjouer un piège. Les mêmes devinettes. Plaies et bosses soudain visibles. Rien. Il ne disait rien. Il ne pouvait peut-être pas. Elle a poursuivi. Elle aurait pu se marier il y avait quelques années avec un type pas trop mal qui vendait des matériaux isolants pour les portes et fenêtres et qui pensait sans arrêt à coucher avec elle. Tu vois le genre, elle a dû ajouter doucement et méchamment. De cette cruauté qu'on voudrait un jour ne plus avoir à retourner contre soi. Mais non, il ne voyait pas, bien sûr. Et n'a toujours rien dit mais souri comme un idiot. Avec cette douceur qu'on reconnaît aux choses posées près de nous, dans le décor, impossible de se souvenir par qui. Avec la bienveillance de certaines personnes restées trop longtemps seules, privées de compagnie. Privées de tout sous les étoiles. Ça ne s'était pas fait pour finir, elle avait précisé sans prêter trop

d'attention au sourire fixe qu'il lui opposait, mais il lui arrivait encore de rêver qu'elle était finalement mariée à cet homme et qu'il ne se passait rien de neuf, que ça n'avait rien changé du tout. Elle ne savait pas si c'était rassurant de rêver ça.

Et lui? Voulut-elle savoir. Il n'avait rien à dire. Non, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu raconter. Il souriait encore d'un petit squelette de sourire. Sûrement on se connaît, dit-elle avec douceur. Le sourire, tu vois? Ça me rappelle quelqu'un. Elle aimait bien cette idée. Elle avait paru troublée parce qu'il gardait sur ses lèvres muettes cette sorte de grand sourire indéchiffrable qu'ont certains hommes inconnus. Poissons muets aux énormes yeux noirs. Des cailloux d'hommes qui ne connaissent ni père ni mère. Elle a éprouvé pour lui de la compassion, de celle très générale qu'on éprouve pour un homme apparemment sans but, qui approche avec vous de la triste fin d'une journée qui, dans un monde un peu plus juste, n'aurait jamais dû avoir lieu. C'est souvent le même homme seul et maladroit qui vous rappelle quelqu'un. Un peu votre frère. Une vague connaissance ou de ces inexplicables coïncidences qui rendent l'existence étrangement familière et vide à la fois. Comme si nous étions tous issus d'un même père. Un type qui a pris la fuite un beau jour sans qu'on vous explique clairement pourquoi. Non, vous n'avez pas le droit de le suivre. Un père stupide qui laisse tout tomber

parce qu'il entend une voix, toujours la même, lui dire va-t'en, un aventurier qui vend sa femme, qui veut tuer son fils. C'est l'histoire qu'on raconte un peu partout. La toute première histoire qui ne finit jamais. Ah bon. Trop tard pour revenir en arrière, vers où, d'ailleurs. Trop tard pour reprendre son souffle, pour retenir ses mains. Bizarrement, elle avait pensé qu'il éprouvait les mêmes sentiments qu'elle, qu'il se sentait seul et à la merci des autres. Tout le monde a l'air de se méfier de tout le monde, tu ne trouves pas? Et comme tous ceux qui se méfient les uns des autres, ils avaient fini la soirée ensemble. Chez elle.

Lui ne semblait pas savoir où aller ni quoi faire. Tu verras, elle lui avait dit, il y a un petit tournevis dans le placard au-dessus de l'évier. Tu peux essayer si tu veux. Facile. Il n'avait pas mis longtemps à le trouver. Le robinet dans l'évier fuyait un peu. Dans sa main, il y avait le tournevis. Il eut l'impression de ne rien tenir entre ses doigts.

Ces appartements se ressemblent tous. Même disposition des pièces, mêmes imperfections dès l'origine de la construction. Ruches faites de la pauvreté des ruches abandonnées. Plantées là sous les débris du ciel, dans les cris des gens. La même femme toujours à la fenêtre du sixième qui s'évente la face et appelle on ne sait qui.

Après, elle a demandé, tu as toujours envie? Son regard de fille brillait mais sans lumière. Elle

lui a parlé tout le temps qu'il a mis à visiter l'appartement comme s'il avait tenu à s'assurer de la banalité précise des lieux. En le faisant entrer ici, elle lui avait dit c'est pas un château, tu verras. Oh, il ne voyait rien de particulier. Il paraissait très détaché de tout ce qui l'entourait. L'appartement était très étroit et presque vide. Une habitation quelconque où il n'y avait pas de place pour d'autres idées que celles de la vie pratique, pas de place pour la pensée de la mort, pour le chagrin, pour l'idée même de sacrifice. Une habitation faite pour se loger, se protéger quelques heures de la nuit, du froid ou de la chaleur, à peine un abri. C'est ma maison, a dit la fille en riant de l'intérêt qu'il avait semblé prendre à la découverte de son très modeste appartement. On pouvait se parler d'une pièce à l'autre. On entendait tout ce que l'autre disait. Pas besoin de crier. La plus légère des plaintes traversait les cloisons. À croire qu'on avait construit ces appartements pour tout entendre d'une pièce à l'autre, et d'un appartement à l'autre également. Sans doute pour tromper le sentiment écrasant de n'entendre jamais rien ni personne, pour déjouer la certitude que rien ni personne ne s'adresse à vous, n'a quelque chose à vous dire. Le pire peut avoir lieu et personne alors n'entend.

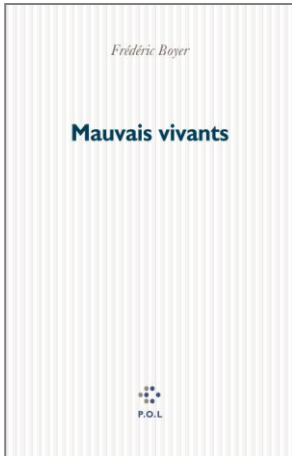
Il a dû très lentement se souvenir être resté immobile dans la petite pièce obscure qui servait de chambre à coucher, comme s'il avait eu les pieds

enracinés dans le sol. Oui, il avait trouvé le tournevis. Un sentiment amer l'avait envahi. Lacs profonds. Rivière absente. Il avait vaguement compris le désir sans passion de la fille que dissimulait mal son sourire ravi, sans conviction. Un petit îlot très dur, très seul. La fille a répété doucement je te connais, toi. Elle devait avoir quelque chose en tête, un événement qu'elle avait envie de partager, une seule idée.

Le tournevis, c'était pour la lampe au-dessus de l'unique fauteuil. Une lampe de récupération avec un abat-jour en aluminium – années soixante-dix. Je ne sais pas pourquoi, avait dit la fille, ça se démonte tout le temps. Ah oui. Envie de quoi. Le même homme fantôme lisait le journal certains soirs sous une lampe du même genre, dans un appartement identique, simplement un peu plus ancien. Il aurait été incapable de dire qui était cet homme. Je te remercie, avait dit la fille doucement. Il aimait rendre service. Il y a encore des hommes qui aiment ça, a dû penser la fille.

Le tournevis, un petit modèle passe-partout. Plus tout neuf. Un manche rouge de plastique dur et poli, comme la plupart des tournevis du monde. Pratique et léger. Les mots tournevis rouge lui plurent énormément. Envie de quoi sinon. Douce opacité des choses. Muscles des choses. Il y a des observations cliniques très précises sur des cas comme le sien. Ça se termine toujours de la même façon. Il

Achévé d'imprimer en septembre 2003
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1829
N° d'imprimeur : 032329
Dépôt légal : octobre 2003
Imprimé en France



Frédéric Boyer
Mauvais vivants

Cette édition électronique du livre
Mauvais vivants de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 8 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867448638 – Numéro d'édition : 2744).
Code Sodis : N45288 - ISBN : 9782818008065
Numéro d'édition : 230315.